

## Spectacle, mimésis, anesthésie

par Jacques Mascotto

### Introït

*Les managers, les investisseurs, les militaires, tous cybernéticiens, sont les Aztèques contemporains. Grands prêtres du sacrifice, ils officient sur les autels de la nouvelle religion. Chaque colonne de chiffres, affichée sur l'écran à cristaux liquides, est une stèle vibratile, chaque start-up est une rampe de lancement, tout ordinateur est un prêtre. Ni Soleil ni Éros, pas de victimes flamboyantes non plus, encore moins des cœurs coruscants arrachés aux poitrails par le couteau d'obsidienne sanglant. D'étranges Aztèques lunaires, un rite sélénién, ordonné autour de la Matrice... Celle-ci ne commande qu'une danse d'expiration-expiation, un déversement de frustrations, de fiel, de renoncement et d'abandon... « On n'arrache plus les cœurs aux victimes. C'est aux foules de spectateurs que les sens sont arrachés. »<sup>1</sup> Imaginez : un spectacle sans les sens, une anesthésie générale !*

### Valeur et spectacle

Le spectacle désormais, en toupinant sur lui-même, en anesthésiant les sens, a perdu le sens de la Terre. Le spectacle ne recèle aucun but, aucune finalité, c'est une fiction de la *Mimésis* débridée et dénaturée, coupée de la *Physis*, découplée de la *Poiésis*, ennemie de la *Praxis*. Nous demandons l'aide de ce vieux et bon dictionnaire *Pessonneaux*<sup>2</sup> qui nous renseigne sur cette étrange desquamation des sens.

---

<sup>1</sup> Henri Lefebvre, *Position : contre les technocrates. Pour en finir avec l'humanité-fiction*, Éditions Gonthier, 1967, p. 11.

<sup>2</sup> Dictionnaire gréco-français, « classique ».

*Aisthesis* : faculté de sentir, sentiment, les cinq sens, épreuve par les sens ; intelligence, conception, connaissance par les sens, faculté de pressentir comme « pressentir l'avenir ». C'est tout naturellement que l'*Aisthetés* est celui ou celle qui jouit de la connaissance par les cinq sens et qu'*Aisthetikos* signifie : ce qui tombe sous les sens, ce qui est sensible et revêt un corps, un corps doué de la faculté de sentir et d'éprouver.

L'*Aisthésis* a viré à l'*Esthétique*, la monnaie de l'expérience ne circule plus que chez quelques sylvains adeptes du bûcheronnage ou quelques eubages des battures et brouteurs d'écume. Le cœur aventureux se découvre stratège dans la zone claquemurée d'un loft dont les spectateurs, cramponnés aux simulacres de mise à mort, s'exercent à cette faculté qui consiste à pouvoir transmuter le ressentiment victimaire en partenaire de l'exterminisme. Les spectateurs s'immiscent et se pulvérisent dans l'*organisation du contrôle* qui s'abat sur le corps. Le contrôle suppose et implique une désintégration du corps, préalable à son incorporation dans la corporation, seul individu juridique véritable, individu abstrait parfait : « *La photo, le cinéma, les mass-médias procèdent à un dépècement du corps, à une substitution massive de l'image du corps, à un déplacement du physique vers l'abstrait visuel, à un transfert social de l'énergie sur le spectaculaire. Ce qui sert le pouvoir qui manipule l'existence concrète.* »<sup>3</sup>

Le corps concret du subjectif existentiel est un obstacle à la communication du communicable, une armure exposée aux radiations des signes, rétive à la *Mimésis* des formes et des modèles censés soutenir la nécessité de la communication cohérente sans entraves. Le contrôle exige le spectaculaire comme l'organisation requiert la *Mimésis* — éviter ce qui gêne dit Lefebvre, il se décline en esthétique anesthésiante et

---

<sup>3</sup> Henry Lefebvre, *Hegel, Marx, Nietzsche ou le royaume des ombres*, Casterman, 1975, p. 205.

en éthique de la moindre action : « *La subjectivité vous épuise prématurément. L'émotion tue.* »<sup>4</sup> La productivité avant tout, une « vie » organisée pour le travail, par le travail. L'esthétique, le spectaculaire, la *Mimésis*, l'éthique, la communication forment un *système* : un *système de dévoration du réel* fondé sur le travail. Monde mis en système = Monde mis en spectacle = Système de l'éthique = Esthétique du contrôle... Le travail est sans fin ni finalité, planétaire tourniquet dévorant de l'énergie, des images, des sons, des signes, du temps, de l'espace... Non plus une reproduction sociale mais une incessante division cellulaire : une gigantesque reproduction soustraite à la participation active. Les seules innovations possibles, le seul « input » perturbateur voire « créateur », c'est-à-dire destructeur : le *Terrorisme*, frère jumeau du contrôle et de l'organisation.

La *Mimésis* expulse de la *Physis* l'objectivité des phénomènes et leur charge d'inconnu, d'instabilités chaotiques, d'apparences monstrueuses, de résidus présidant aux genèses, aux devenir et aux déclin. La temporalité fait place à l'entropie et à l'ordre d'apparition des combinaisons probables : « *Plus d'aliénation dans l'œuvre et l'être-autre. Bien au contraire : la connaissance et la maîtrise s'accomplissent simultanément, à travers la Mimésis.* »<sup>5</sup> À même de déterminer par analogie des stabilités au sein du réel, de le pénétrer et donc de l'établir ; à même donc d'atteindre une puissance d'objectivation totale, la *Mimésis* s'impose comme technique de contrôle, théorie du réel et praxis opératoire qui « *réalise l'essence de la représentation* » en terminant « *à sa manière la scission entre la représentation et le réel* ».<sup>6</sup>

La *Mimésis*, reproduction de la reproduction, n'opérant plus sur des objets mais sur des modèles ou des simulacres (ses

<sup>4</sup> Henry Lefebvre, *Position : contre les technocrates. Pour en finir avec l'humanité-fiction*, op. cit., p. 206.

<sup>5</sup> Henri Lefebvre, *Métaphilosophie*, Syllepse, 1997 (1965), p. 171.

<sup>6</sup> *Ibid.*, p. 180.

objets), remplace le vrai par le possible et le faux par l'impossible.<sup>7</sup> Il est possible de transformer la nature ; il est possible de bulldozer cette colline, de raser ces dunes, d'éradiquer cette forêt, d'endiguer cette mer, d'assécher ce marais, d'éventrer cette montagne... Le contrôle se retient, se contrôle, s'abstient et jouit de son retrait, il valorise dans la puissance de sa volonté ; la volonté de puissance se convertit en volonté de la valeur : « *La valeur s'insinue dans la fissure entre "réel" et "représentation". Qu'est-ce que la valeur ? C'est ce qui vaut d'être voulu. C'est le but "valable" de la volonté comme volonté. Un objet de valeur, c'est un objet que l'on veut posséder. Une valeur, c'est la représentation de ce qu'on veut "être".* »<sup>8</sup>

La nature que les esthètes détenteurs du contrôle valorisent, c'est la *Physis* dépourvue de son *Phyein*, de son « *croître vers* ». L'esthète exerce *sa volonté de la forme*, d'abord en tant que pure forme de l'axiologie séparée de l'ontologie, ensuite en tant que le Beau supplante le Vrai, qu'il se tient aux marges du contrôle, qu'il est l'objet d'une jouissance : la logique du contrôle élit un objet, le circonscrit, l'arrache de son contexte et ainsi l'épargne, le sauvegarde. Par ailleurs la mise en système ou la volonté de système se prend elle-même comme volonté, s'autovalorise, pose et présuppose le système comme valeur suprême, esthétique performante et éthique réalisée, qui n'en finit pas de dégorger et de déglutir des myriades d'éthiques mobilisées pour la divinisation de l'idole systémique : « *Chaque fois qu'un fragment de la vie était brisé par la grande croisade-piraterie de l'or, et annexé à son domaine vénal, sur le tombeau se dressait la valeur.* »<sup>9</sup>

Le système, c'est la valorisation générale de la valeur et de la *puissance de valorisation*. Les êtres, les choses, ne survivent plus qu'en tant que valeurs. Ainsi, dit Lefebvre, l'individu survit en tant qu'individualisme abstrait... et la justice en

<sup>7</sup> *Ibid.*, p. 185.

<sup>8</sup> *Ibid.*, p. 187-188.

<sup>9</sup> *Ibid.*, p. 188.

tant qu'esthétique... et la *Praxis* en tant que *Mimésis*... et le réel en tant qu'image ou simulacre... et la ville en tant qu'urbanisme... et la société en tant que spectacle.

La valeur est le cri de triomphe de l'or, de l'argent liquide plasma du système. Chaque fois qu'une totalité (la vie, l'individu, la mondialité, la société, la société des sociétés, etc.) essaie de se recomposer, les valeurs montent au créneau et la brisent en mille valeurs contradictoires.<sup>10</sup> Mille valeurs sont garantes de mille spectacles qui forment la *culture des valeurs*. Celles-ci se condensent en une esthétique globale de la répétition, de la *Mimésis* qui se légitime dans la répétition du « modèle », en la raffinant et en l'optimisant selon les « critères » du *Best World Practice* et du *Total Quality Management*.

Mais les valeurs abstraites finissent par s'essouffler ; les auroles pléonasmiques — le système, c'est le système ; l'État, c'est l'État ; la valeur, c'est la valeur — ne suffisent plus à transcender le quotidien d'un mortel ennui, de solitude socialisée, de désert encombré, d'urbanisme sans *Urbs*... Pareillement les tours de passe-passe de la *Mimésis*, tels que la masculinisation des femmes et la féminisation des mâles, l'infantilisation des adultes et la précocité de la jeunesse, ne réussissent plus à contenir l'homogénéisation. Vient un moment où il faut secouer les *patterns*, revigorer les conformismes, réactiver les hiérarchies, asticoter les vieilles peaux, opérer des ajustements structurels, décréter des révolutions conservatrices... C'est le moment d'injecter une dose supplémentaire d'anesthésie : mise en scène de l'humanitaire, spectacle de l'intervention militaire et du déploiement de la puissance technologique. La forme mimétique de l'accumulation produit du développement inégal que les États technobureaucratiques travestissent et caviardent sous le label « terrorisme » qui, en retour, consacre les succès du système et de

---

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 189-190.

ses « pratiques » anti-terroristes. Le contre-terrorisme est le terrorisme du modèle mimétique qui sécrète des « perturbateurs » terroristes pour se consacrer. Il s'autorise ainsi à mimer — dans la surenchère de la performance et de la volonté de terroriser le réel — lesdites perturbations systématiquement reproduites à grande échelle. Le terrorisme est la tautologie constitutive du système<sup>11</sup> et le contre-terrorisme la théorie de sa réalisation en même temps que la réalisation de sa théorie. À tel point qu'un « acte terroriste » s'inscrit comme dernier-né dans la série des redondances, des simulations, des pléonasmes, tant il s'avère que la répression et le refoulement du politique, (voir les *Patriot Acts I et II*, le recours aux lois d'exception, l'incarcération préventive, l'activisme juridico-judiciaire dont font les frais les manifestants...), consacrent le terrorisme comme seul acte reconnu, intégrable, rationalisable, concevable, modélisable, promu, stratégiquement déduit et reproduit, dans et par la logique mimétique générale. Toute *praxis* est terroriste, terrorise le système ; tout acte politique conscient brise les chaînes d'équivalence. La « réponse » (à quoi ?) est simple, faire fonctionner la tautologie et l'analogie : toute *praxis* équivaut à du terrorisme comme autrefois tout droit social, syndical, préparait la voie du « communisme ». C'est clair depuis Madison, ne cessent de clamer Messieurs Huntington, Mansfield, Kaplan, Brzezinski, Kagan, Kristol<sup>12</sup> et consorts, la démocratie n'est possible qu'avec une « mob » constitutionnalisée et neutralisée comme « apathique ». L'esthétique de l'attirail, de la panoplie, du matériel de frappe et de l'uniforme, couplée aux mises en scène de l'état d'alerte et d'exception « permanente » achève de convertir l'apathie en anesthésie. Les *newsmen* exhibent leur martiale fierté d'être enchâssés (*embedded*) dans l'armée...

<sup>11</sup> Les États dominants.

<sup>12</sup> Intellectuels dominants des néoconservateurs aux USA, ils écrivent systématiquement dans *Atlantic Monthly* et *Foreign affairs*.

## À qui la terre ?

« Chaque substantialité réelle ou illusoire s'affirme en masquant à soi et aux autres le processus de son autonomisation tautologique. »<sup>13</sup> C'est ainsi que se consolide le quotidien et que, corrélativement, s'impose la détermination opérationnelle du système. Le travail de la *Mimésis* s'intensifie, s'amplifie à même la scission qu'elle produit : d'un côté le quotidien se crispe sur la survie qui requiert une passivité victimaire, apothéose du comportement stéréotypé, de l'autre la volonté de puissance des dirigeants se donne en spectacle à ce quotidien aplati, séduit par les idoles humaines et réduit aux imitations de la puissance, du savoir et de la richesse (*Schwartzenegger for President !*)

Anesthésie, détermination opérationnelle du réel qui se reproduit mimétiquement, libérant une spatialité pure, celle de la circulation et des échanges, un espace formel sans obstacles ni entraves, ouvert au déploiement de la volonté toute puissante, celle des Maîtres et Seigneurs qui s'approprient et s'arrogent l'usage. Les « masses » ou la « populace » peuvent bien consommer les signes de la richesse et du pouvoir, le spectacle de la puissance technique, médiatique, militaire ; elles peuvent bien crapahuter et clabauder dans le virtuel, les Maîtres et Seigneurs décident de ce qui leur revient, de ce qui reste en-dehors du virtuel, disponible au pillage – ils décident des dépouilles du butin tangible, palpable, et protégé par des grilles mamelonnées de caméras.

La propriété est, paraît-il, devenue « intellectuelle ». Intellectuel, le *Real Estate* ? Intellectuel, l'espace physique concret ? Intellectuels, le pétrole, le gaz, l'eau, l'air pur, les plantes ? Qui consomme quoi, dans la prétendue « société de consommation » ? Que disent les Maîtres et Seigneurs ?

---

<sup>13</sup> *Ibid.*, p. 220.

« Mangez, ceci est mon spectacle ; buvez, ceci est ma communication ! »

La valeur d'échange s'autonomise et s'est complètement dé-couplée de la valorisation de l'usage. Tout se valorise, hormis l'usage éjecté du circuit social, part sacrée réservée aux Maîtres et Seigneurs. Les nouveaux génies, ces forçats du logiciel, pianotent et piratent les codes, les algorithmes, tandis que d'autres, qui ne ratent jamais une occasion de louer ces « travailleurs symboliques », s'adonnent à la bonne vieille piraterie. Aux uns les vaisseaux fantômes, aux autres les galions espagnols et les bateaux ivres pris pour cibles !

La postmodernité capitaliste a effectué une sensationnelle inversion, en installant les « masses » dans l'échange abstrait, dans la valorisation compulsive, la consommation des signes et le spectacle de la puissance, l'anesthésiant du virtuel, tandis que les Maîtres et Seigneurs se délectent dans les agapes et le symposium de l'usage du monde. Paradoxalement les « masses » engraisent, deviennent obèses, les Maîtres ont le ventre plat et les semelles de vent ; les unes bâfrent de la barbaque, les autres batifolent dans les céréales et caracolent dans les légumes « biologiques » les plus variés ; les premières s'enfilent du pain blanc, les seconds ne rechignent pas devant le pain noir ou gris. Le jour approche où les « masses », saturées de liqueurs et de liquides énergétiques à base de glucose, regarderont les Maîtres se réserver l'usage exclusif de l'eau, la plus pure possible, cela s'entend. Aux uns l'asphalte, aux autres les arbres ! Aux uns les médicaments foireux, le tripatouillage chirurgical, aux autres les médecines « douces », « alternatives », les plantes, les algues, les boues, les sources et les thermes, le plancton, les racines, les écorces...

Il faut être résolument matérialiste. La société ne se pose que les problèmes qu'elle peut résoudre. Les Maîtres, qui dominent plus que jamais l'agriculture, ont résolu la question des

sucres rapides et des graisses saturées. Ajoutez de la caféine et des liqueurs et vous obtiendrez le cocktail « beau, bon, pas cher » qui permet l'acharnement au travail. Les temps morts, les congés payés, la retraite – c'est du pipeau, il faut travailler et encore travailler...

Le capital financier ! La bulle spéculative ! On n'entend plus parler que de finances. Les Rothschild achètent des vignes au Brésil, au Chili, en Argentine, en Australie. Quoi, la terre ? C'est de la roupie de sansonnet peut-être ? Depuis quand y a-t-il un capitalisme concurrentiel dans l'agriculture ? Blé, maïs, soja, colza, riz, féculents, légumineuses et bientôt les dattes et les olives, sont l'apanage, le domaine réservé des USA (le Mexique en sait quelque chose), de ce pays où, paraît-il, tout n'est que communication, finance, vidéos, virtuel, etc. Les nouveaux-riches ex-communistes se précipitent sur les villas côtières de Rhodes, Chypre, la Côte d'Azur... Ce n'est pas demain la veille que les Polonais et les Hongrois pourront jouer le jeu de la concurrence dans les produits agricoles avec la France, l'Italie et l'Espagne... On ne badine pas en Hollande avec l'exportation des poivrons plus jaunes que nature, tout aussi insipides que les tomates et les aubergines – qui sont comme des nichons gonflés au silicone. Les USA et la communauté européenne font pression sur la Tunisie pour que ce pays rase ses oliviers – les Israéliens ne demandent rien, ils coupent les oliviers de Palestine ! Les USA entendent devenir le premier pays producteur de dattes... La « propriété intellectuelle » est le mot de passe des multinationales pharmaceutiques pour s'approprier l'usage des plantes de l'Amérique du Sud, de la Chine et de l'Afrique... Que dire du « marché » de l'eau, où s'affrontent en ce moment la France et les USA ? Et le « marché » des organes, en passe d'être légalisé sous la rubrique « crédit d'impôt » ?

## Le travail

La « société du spectacle » est la forme adéquate de l'expropriation. L'humain exproprié de son corps, de ses descendants et ses ascendants, de la nature, de l'usage du monde, de l'usage du savoir collectif par la privatisation du « savoir »... L'humain exproprié de ce qui lui appartient « en propre », c'est-à-dire de sa capacité de se métamorphoser, de se transformer — tel est le sens de l'injonction identitaire contemporaine qui fixe les individus à une catégorie morpho-zoo-bio-logique... La « société du spectacle » est la forme adéquate de la société du travail : spectacle continu = travail continu — *Animal Laborans*.

Le syntagme conceptuel arendtien n'en finit toujours pas de prêter à confusion. Ce n'est que dans les conditions contemporaines, postmodernes, « postindustrielles », celles de l'appareil technique et scientifique, des réseaux cybernétiques communicationnels, que se dessinent les contours du « triomphe » de l'*Animal Laborans*. Nul métabolisme entre l'humain et la nature ici, mais triomphe de l'idéologie des propriétaires de la nature qui postule que le travail, doté d'une surnaturelle puissance de création, est la source de toute richesse : « *il s'ensuit que l'homme qui ne possède rien d'autre que sa force de travail sera forcément, en tout état de société et de civilisation, l'esclave d'autres hommes qui se seront érigés en détenteurs des conditions objectives du travail. Il ne peut travailler, et vivre par conséquent, qu'avec la permission de ces derniers.* »<sup>14</sup> L'expropriation de l'usage est aussi l'expropriation des rapports langagiers à la nature, rapports qui sont symboliques et qui informent une *Poiésis* et une *Praxis*. L'*Animal Laborans* est le « Travailleur » exproprié de ses rapports et de ses déterminations — autrement dit le « Travailleur » contemporain, complètement dépendant du travail salarié

---

<sup>14</sup> Karl Marx, *Critique du Programme de Gotha*, Paris, Éditions sociales, 1966 (1875), p. 23.

dont l'extension, la masse et l'amplitude, en ce début de XXI<sup>e</sup> siècle, sont inégalées dans l'histoire. L'existence même d'une *overclass* avec ses CEO<sup>15</sup>, ses managers, juristes, consultants, experts, chercheurs, communicateurs, organisateurs, cadres supérieurs, etc., atteste la généralisation du salariat, c'est-à-dire du travail abstrait.

Le travail salarié abstrait n'a rien à voir avec le travail de l'*homo faber*, voire même avec l'idée du « travail » tout court en rapport avec la nature ; il indique la consommation de la capacité humaine à travailler, dans et pour la reproduction sociale exigeant de la force de travail consommée. En dehors du travail salarié abstrait, point de salut ! Point d'argent pour se procurer les moyens et les choses de la vie ; point de statut social, de reconnaissance, voire d'identité personnelle stable ! Aujourd'hui plus que jamais, « *il n'y a plus aucune base pour travailler en dehors du travail abstrait* ». <sup>16</sup> Ni l'enfance, ni le *welfare*, ni les prisons, ni les « retraités » (voir les pratiques de Wal Mart<sup>17</sup>) n'échappent à l'arbitre, au travail abstrait salarié. Et que dire des étudiants de moins en moins boursiers et de plus en plus travailleurs soumis aux diktats du salariat ? Ne devient-il pas honteux, frauduleux, inacceptable de prendre sa retraite à 60, voire 65 ans ? Quant aux coupures dans le *welfare*, elles rappellent à qui l'ignorerait que ledit *welfare* n'a jamais été une alternative au travail salarié, qu'il est destiné à reproduire la force de travail, non la « population » en tant que telle.

Dans le triomphe contemporain de la société du travail nous retrouvons l'inversion : ce sont les membres de l'*overclass* qui s'approprient le travail abstrait : « *ceux qui naguère n'avaient pas à travailler sont devenus ceux qui le peuvent encore, tandis que*

---

<sup>15</sup> *Corporate Executive Officer*.

<sup>16</sup> Simo Aho, « Labour Society in crisis ? A discussion », *Acta sociologica*, 28, 1985, p. 60.

<sup>17</sup> Embauche au salaire moins que minimum de retraités dont les revenus sont très précaires.

*ceux qui jadis étaient contraints de travailler, ne sont plus autorisés à le faire.* »<sup>18</sup>

Cela ne signifie pas que le salariat disparaît « en dessous », le phénomène des « *working poors* » et de la domesticité se généralise même. L'inversion se situe au niveau des capacités de reproduction par le salaire. Une part importante de la population ne peut plus se reproduire (socialement et individuellement) par le travail salarié. On alléguera qu'il n'y a rien de nouveau sous le soleil : le tableau n'était pas différent à la belle époque de la révolution industrielle. Mais le capitalisme, depuis Marx, a fait des progrès. La classe dominante, celle qui possède la puissance de contrôle, d'organisation et de communication, ne détient pas seulement les « conditions objectives du travail » mais toutes les conditions de la reproduction sociale et individuelle. La « surnaturelle puissance de création » du travail abstrait salarié détruit le savoir de soi, du corps, les liens familiaux, les rapports à la nature, la nature elle-même, la valeur d'usage, le savoir de l'usage du monde, le savoir du symbolisme (dans les deux sens du génitif)... Il ne reste plus qu'à poétiser sur « l'humanité nue<sup>19</sup> », c'est-à-dire la force de travail nue – *l'Animal Laborans* !

Cette humanité est tellement nue qu'elle est devenue une force de consommation du vide, un *mégagaster* métabolisant des signes, des images – une force spectaculaire, plus que jamais nécessaire à la reproduction de la force de travail nue et à la société du travail. En d'autres termes : la société du spectacle où s'active la force de consommation du vide, reproduit la puissance du salariat accaparée par l'*overclass* qui, d'un côté, réfracte « en dessous » l'image du salaire et de la valorisation de l'échange (abstrait) et qui, de l'autre,

<sup>18</sup> Ralf Dahrendorf, cité par Simo Aho, *art. cit.*, p. 60.

<sup>19</sup> Le syntagme « Humanité nue », qui, à l'origine, désignait la condition des camps de concentration s'est « démocratisé » pour signifier la condition victimaire dans le monde.

s'approprié la valeur d'usage ou, plus exactement, l'usage du monde, de la terre, des objets, du savoir, des liens sociaux et même de la famille — tant il est vrai que le « patrimoine » contribue fortement à maintenir les liens familiaux et communautaires... *Plantation community* !

### Esthétique

L'*Animal Laborans* supporte l'*overclass*, la première classe dominante salariée, la classe des Maîtres et Seigneurs (du Savoir pour la circonstance) qui, ostensiblement, ressassent la valeur de l'économie qui n'est qu'un instrument de leur domination, tandis que le profit, sur lequel s'exerce la volonté d'attribution (décisionnelle) de mirifiques salaires, s'impose comme puissance. Que devient, dans cette affaire, dans ce gigantesque business, la dialectique du Maître et de l'esclave ? Alors que l'esclave, l'*Animal Laborans*, se jette à corps perdu dans la *Mimésis*, la répétition totale des valeurs abstraites imposées, le Maître jouit de la « propriété intellectuelle » de son produit — la société du Savoir. Maintenant les Maîtres « gagnent » un salaire qui se convertit en rente de domination, en puissance de contrôle. Leur *libido dominandi* se renforce de jour en jour, qui est en passe d'achever la transformation de l'État en appareil de destruction, d'altération de la vie, en force brute enveloppée de l'aura d'expertise du savoir techno-bureaucratique. Quant aux esclaves, tout indique qu'ils éprouvent de la jouissance dans l'humiliation, dans celle des Irakiens par exemple, encore plus humiliés qu'eux. Ils jouissent par procuration de la puissance de « leur » armée — qui sait coopter Hollywood<sup>20</sup> et enchâsse les *newsmen* dans ses uniformes et ses attirails, ils en

---

<sup>20</sup> Les États dominants interviennent sur leur « environnement », toujours potentiellement hostile ; les « éléments réactifs » dudit environnement réagissent à la modification ; ladite réaction, prévisible et prévue, est intégrée dans la logique de l'intervention. S'instaure ainsi une boucle, une tautologie, celle de terrorisme anti-terrorisme.

arrivent à aimer ceux qui les contrôlent, à respecter la volonté de puissance, à suivre les chefs, à glorifier le « *leadership* ».

Une telle servitude volontaire n'est possible que dans le triomphe de la *Mimésis*, de l'anesthésie de la société du spectacle qui agence, gouverne et dicte la consommation générale des signes de la puissance. La *libido dominandi* des chefs s'exerce avec d'autant plus d'acceptation, qu'elle doit être consommée. La société du spectacle consomme du « pouvoir », de la volonté, de la force, de la puissance. Elle est la forme adéquate de l'argent qui contrôle le temps et l'espace d'autrui et qui, en pouvant à tout moment réclamer une dette, s'impose comme puissance maîtrisant l'ensemble des options individuelles et sociales — *il n'y a pas d'autre choix que...*

Au fond, la servitude volontaire repose sur l'esthétisation du mode de vie authentique, d'autant plus « juste » et vertueux qu'il se rapporte à la puissance de contrôle de l'appareil techno-scientifique-militaire de l'Occident. Plus le capital exproprie l'*Animal Laborans*, plus celui-ci s'« approprie » de façon imaginaire les « propriétés universelles », « éternelles », « naturelles » de l'objet de sa jouissance, sur lequel, apparemment, ne s'applique aucune domination, ne s'indique aucune contrôle. La société du spectacle réalise tout le potentiel de l'esthétique qui consiste à prêter, confier, reconnaître des qualités intrinsèques, naturelles à un objet quand le niveau d'organisation systémique engendre un sentiment de suprématie sur la nature et le monde<sup>21</sup>. Il s'ensuit que :

- l'expérience esthétique se rapporte à la capacité de contrôle, elle en illustre le potentiel ;
- la reproduction élargie du contrôle suppose l'esthétisation du mode de vie, de la constitution, etc. ;

---

<sup>21</sup> Kees Van der Pijl, « *The Aesthetics of Empire and the Defeat of the Left* », <http://www.theglobalsite.ac.uk/press>.

- la jouissance esthétique implique la participation à une puissance qui remplace la légitimité par l'esthétisation, sa mise en scène visant une intériorisation/projection imaginaire.

L'esthétique s'accouple inmanquablement à l'éthique, en tant que la jouissance de détenir le « bien » se définit comme jouissance d'appartenir au camp ou à la civilisation du contrôle qui s'efforce de contenir/détruire le camp ou la civilisation adverse appartenant à la Nature sauvage, barbare, qui, individuellement, présente le défaut de refuser sa mise en scène touristique, son esthétisation multiculturaliste, son ajustement structurel dans la muséologie mondialiste des communautés culturelles.

L'esthétisation du mode de vie et de la « politique » découple les problèmes sociaux de la pratique qui se déloque en simple pratique opérationnelle malléable : à chaque solution correspond une éthique appliquée. Ce qui est esthétisé est au-delà de la vérité et du questionnement, ne requiert que du *problem solving*, une performance de l'éthique dans l'esthétique de la performance. La *Malleable Mind* s'empare de la tautologie (ce qui est bien est bien, etc.) qui s'éclate dans la performance rhétorique oxymorique : la guerre humanitaire, le terrorisme d'État comme contre-terrorisme, les embargos pour la démocratie.

L'appropriation des partis du mouvement ouvrier par les cadres néolibéraux et la « néolibéralisation de ses cadres » s'expliquent par le caractère de masse de leur base sociale que suscite l'esthétisation de l'éthique.

En définitive, tout se ramène à ceci : la jouissance d'appartenir à la civilisation du contrôle mérite bien que l'*Animal Laborans* s'escrime dans l'humiliation, qu'il s'applique à digérer d'autant plus facilement qu'il a le privilège exorbitant d'assister au spectacle de l'écrasement des autres, s'imaginant ainsi participer à une mise à mort à la-

quelle d'ailleurs les *reality shows* le convient à se pratiquer de façon quasi quotidienne.

### Coda

La modélisation-reproduction cybernétique du réel repose sur la fascination d'une morale idéale, d'une parfaite machine à « habiter » le monde aux parois transparentes, telle une cité de verre, hygiéniste et aseptisée. La société sans classe (on concédera l'existence « naturelle », naturalisée, d'une « fracture sociale » qui, telle une fracture du péroné ou du myocarde, gêne la progression idéale), participe du fantasme de pureté qui mobilise les populations dans la guerre contre l'ennemi bactériologique. Machinerie sociale sans hiatus ni hoquet, mode de vie hissé au sommet de l'histoire, monde idéal, société sans antagonisme, diffusent « *la symbolique d'une pureté dont l'antagonisme serait le contact avec le miasme, le sang, et qui exigerait l'obéissance scrupuleuse à un ordre moral, devenu désormais ordre technique* »<sup>22</sup>.

Dans une telle symbolique, les contradictions deviennent des « dysfonctions » analogues à des perturbations d'un organisme et qui requièrent d'être « traitées », voire carrément « santéisées ». Le destin de la *Mimésis* dont la fin est la pureté ou la perfection du modèle (*Efficient Society*, adéquation totale entre la théorie et la pratique) se lit comme idéal médical. La *Mimésis* s'épure jusqu'à l'hygiénisme et, semblable aux microbes, virus, bactéries qu'elle combat, elle se propage. La propagation règne dans le système de la pandémie. Tout se propage : le fric, la puissance, les terroristes, les nuisances, les signes du pouvoir, l'asservissement, les mafias, les armes, les communications, les contaminants, les réfugiés, les clandestins, etc. L'idéal mimétique du système ou idéal systémique de la *Mimésis* secrète des *X Files* à la tonne — *something' un-*

<sup>22</sup> Denis Duclos, « Étrange ressemblance avec la fin de l'empire romain », *Le Monde Diplomatique*, août 1997.

*canny is out there* — qui reflètent la peur de l'apprenti sorcier technoscientifique dont l'inconscient lui sussure : *every space is a potential ground zero*. Le système technique de la *Mimésis*, sous le masque du commandement total sur la nature, couve une anxiété apocalyptique, une radicale insécurité, devant le courroux des Dieux, la vengeance céleste provoquée par quelque chose d'injuste, malséant, qui appelle à une distribution et à un partage justes — un juste partage entre les Dieux, les mortels, les animaux, le monde. Un *Nomos* de la Terre.<sup>23</sup>

L'insécurité, comme le reste, se propage. L'insécurité devant les « frontières du réel ». Les tours du World Trade Center s'abolissent — *But this isn't the way that real things are real*, s'affole l'*Animal Laborans*, ce travailleur du signe et de l'image. En a-t-il consommé des images ! De bombardements, d'effondrements, d'attaques venues de Mars ou du sein de la mer... des images de King Kong ou Godzilla pulvérisant Manhattan, de Fu Manchu et du méchant Ming<sup>24</sup> dont les œufs ont éclos (monstruosité tératologique) en Afghanistan, en Irak, en Iran, des millions d'œufs déposés dans d'incubatrices cavernes... *The more improbable the event, the more familiar the image*.<sup>25</sup>

<sup>23</sup> Le manager est-il un *Nemétor*, un dispensateur de justice ? Un *Panta Némon*, maître de l'univers ? S'il se dit *Kraké Némo*, je suis en possession de la puissance, quelque chose comme le retour du refoulé lui murmure à l'oreille que « gouverner » (*Nemein*) implique l'estime en même temps que l'estimation, l'estime du jugement auto-nome ainsi qu'une certaine disposition à habiter (*Nemein* encore) le monde qui est aussi un savoir distribué (*Nemein*).

<sup>24</sup> Nous pouvons aussi penser à Alien, ce monstre fiction totalement organique et indestructible, qui renvoie à toutes les phobies humaines, détruisant, dans un premier temps la progression d'une expédition d'une corporation minière, pour, dans un deuxième temps, contaminer et coloniser, lui aussi avec ses milliers d'œufs, l'espace humain en contrecarrant tout système technique de défense (tel un virus s'attaquant au système immunitaire de la société technicienne...).

<sup>25</sup> Sur cette question du « rapport » entre le réel et l'image, voir l'excellent article de Mike Davis, « The Flames of New York », *New Left Review*, 12, nov.-dec. 2002.

Cette insécurité, cette peur panique devant le retour monstrueux du réel dans le système de verre, aseptisé, *enemy-proof*, sans frontières – non entre États mais entre le fantasme et le réel – produit l’ennemi inépuisable, interminable<sup>26</sup>, et pour corollaire, l’obsession de la sécurité qui, pour Denis Duclos, se déploie en « *asservissement de soi dans le "bien" social* », en « *sadisme collectif* ». En effet l’ennemi, toujours introuvable, doté de monstrueux pouvoirs de parthénogenèse, provoque une solidarité autour du bien social, du mode de vie supérieur, apte à propager, du haut vers le bas, un « *idéal de domination* » qui fait corps avec une volonté de survie et une course éthique à l’excellence pour la qualité, la performance « *nationale* » dans les « *standards* » mondiaux, à « *participer aux joies collectives de la répression contre les résistants isolés* », à « *la folie du jeu, à l’espoir du gain ou de survie, même au-delà de l’effondrement promis pour la majorité* » (Denis Duclos). La survie devant l’ennemi, dans la participation à la sécurité, propage un fantasme de toute puissance – *Ueberleben und Macht*, disait Elias Cannetti. Ce fantasme est le socle de l’idéologie néolibérale...

Mais la *Mimésis* n’en est pas quitte pour autant ! Le Pentagone, désireux de surenchérir sur les ruines du réel, a organisé une *Task force* avec « le monde du spectacle », c’est-à-dire « *un groupe de célèbres scénaristes incluant Spike Jonze (Being John Malkovich) et Steven De Souza (Die Hard) – to brainstorm about terrorist targets and schemes in America and to offer solutions to those threats* ». <sup>27</sup> Cette affaire sérieuse ne manque pas de piquant : mettre au point des *Wargames*, des jeux vidéos, interactifs comme il se doit, qui enrôlent l’expertise de Hollywood pour entraîner les dirigeants militaires à combattre « les insurgés du Moyen Orient ». Le jeu favori est *Real War*... Le virtuel reprend ses droits, l’espace de deux tours pulvérisées, et s’impose comme Le réel... La méthodologie

<sup>26</sup> Cf. « *Wanted dead or alive* », *Société*, Montréal, 22, 2002.

<sup>27</sup> Mike Davis, *art. cit.*, p. 38.

du scénario révèle son *Télos* – produire de la menace, des fantasmes de sécurité totale ou d’insécurité « tolérance zéro ». Cette méthodologie modèle-modéliste produit du « bien collectif » en le sacrifiant, instille à l’*Animal Laborans* l’instinct de l’uniforme. Et ce n’est pas tout : *where would the beef be ?* s’exclamerait le manager. Le « génie » du capitalisme est à l’œuvre. Les firmes de sécurité exploitent aussitôt l’événement spectaculaire et en propagent le spectre : gardes de sécurité, régulation des foules dans les « *malls* » et « *shopping concourses* », pendant les épreuves sportives – *Americans will be expected to express gratitude as they are scanned, frisked, imaged, tapped and interrogated «for their own protection»*.<sup>28</sup> Chaque État compétitionne dans le fantasme « national », participant de/au pouvoir des USA qui contrôlent le virtuel.

La *Mimésis*, tout à fait logiquement, c’est-à-dire mimétiquement, produit une *Fear Economy*<sup>29</sup> formant système avec l’*Animal Laborans* – le travailleur du spectacle, de la peur, du ressentiment, jouissance sadique de son propre dépècement. *Now every citizen is a fear-market gamble* – un parieur sur la peur, soutenu par la peur et la peur est l’« objet » adéquat de la mise en scène ; elle traverse la société du spectacle comme la mort rôde en coulisses.

<sup>28</sup> *Ibid.*, p. 45.

<sup>29</sup> Le ludisme sadique des capitalismes-pirates des spéculateurs-raiders n’a semble-t-il aucune borne, à en juger l’imagination dont fait preuve John Poindexter (mêlé au scandale Iran-Contras dans les années 80) qui a le plus sérieusement du monde proposé de créer un *future market* où « se joueraient », en bourse, les attaques terroristes, les assassinats et autres coups d’État. En fait, le Pentagone a sabordé, au mois de juillet 2003, ce projet baptisé *Policy Analysis Market* (PAM), après le soulèvement et l’indignation de deux sénateurs démocrates (mais aussi de Paul Wolfowitz, numéro deux du Pentagone qui, semble-t-il, ignorait tout du projet). Géré conjointement par l’Agence de projets de recherche de la défense (DARPA), une agence du Pentagone, et deux compagnies privées dont l’*Economist Intelligence Unit* (propriétaire du magazine *The Economist*), ce « projet de lutte antiterroriste » devait permettre de « prédire » et « prévenir » les attentats grâce à « l’exactitude du marché » (au détriment des experts !) s’exprimant via des spéculations financières sur des attaques terroristes ou assassinats politiques.